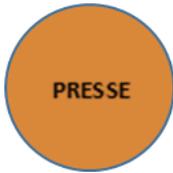


MC 2 :

saison 2023 - 2024



Miramar chorégraphie, scénographie et costumes **Christian Rizzo**



toutelaculture.com • Mardi 12 avril 2022 • Par Amélie Blaustein Niddam

“miramar”, le retour aux fondamentaux de Rizzo

Le roi de l'écriture angulaire tape fort avec l'arrivée à Paris d'une nouvelle création qui "tourne le dos" à toute facilité. Un chef d'œuvre d'écriture chorégraphique, dansé avec technique, beauté et physicalité. (...)

liberation.fr • Jeudi 10 mars 2022 • Par Ève Beauvallet

Miramar», l'envers, c'est les autres

Clin d'œil au cinéma de science-fiction, la nouvelle pièce de Christian Rizzo est une sublime danse incantatoire presque entièrement jouée de dos. (...)





“miramar”, le retour aux fondamentaux de Rizzo

Le roi de l'écriture angulaire tape fort avec l'arrivée à Paris d'une nouvelle création qui “tourne le dos” à toute facilité. Un chef d'œuvre d'écriture chorégraphique, dansé avec technique, beauté et physicalité. A voir dans le cadre de Séquence Danse au Centquatre jusqu'au 14 avril.

Filiation

Cela fait un moment que l'on suit à la trace les lignes droites de l'actuel directeur du Centre Chorégraphique de Montpellier. Depuis sa disparition des corps dans *Soit le puits était profond, soit ils tombaient très lentement, car ils eurent le temps de regarder tout autour*, en 2005, exactement. Depuis ce moment, les pièces souvent parfaites proposaient différents aspects : la lenteur dans *L'oubli toucher du bois*, l'adolescence dans *Sakinan göze çöp batar*, les danses pop dans le triptyque *d'Après une histoire vraie*, *Ad noctum* et *Le syndrome lan* et, récemment, la *Maison fantôme*. Et nous revoici, dix-sept ans plus tard, le décor en moins, l'expérience en plus.

Vania Vaneau attaque seule, face à un lever de rideau allégorique offert par un plafond de lumières toutes mobiles, une sorte de robot lumineux, qui permet des oscillations jusque-là inédites dans le spectacle vivant. Elle commence par définir son espace de jeu avant d'étendre son geste. Son corps devient carré, seules les mains s'ouvrent, mais les genoux cherchent la flexion, le torse est attiré par la gravité. La danse s'installe, devient généreuse. C'est le moment pour les dix autres de faire leur entrée. Youness Aboulakoul, Nefeli Asteriou, Lauren Bolze, Lee Davern, Fanny Didelot, Nathan Freyermuth, Pep Garrigues, Harris Gkekas, Anne Vanneau et Raoul Riva sont dos à nous et resteront majoritairement dos à nous. Cela permet à la pièce d'inverser l'adresse au public et d'insister encore plus que de raison sur les dos que Rizzo aime raides et solides.

En marche

Dans cette pièce dont le titre, écrit en minuscules, *miramar* veut dire en espagnol “face à la mer”, l'horizon est bouché. Sur cette plage bondée, on marche, on se croise. Et, à l'occasion, on y fait des rencontres, même des rencontres amoureuses, qui conduisent à des plans à trois totalement imbriqués, sans aucun espace pour respirer. Parfois, certains s'échappent à toute allure, comme s'ils avaient attendu de ne plus être vus. Les diagonales sont alors rompues par des pas de côté aux ouvertures à angle droit avec le sol. Rizzo s'amuse de contrepoints qui obligent les danseurs à contraindre leur marche naturelle. Il brouille, comme il le fait depuis qu'il écrit de la danse, nos axes de vision. Les dos sont droits, les membres raides, les pliures sont là pour amener de la brutalité dans le corps, aucune rondeur. Et pourtant, tout cela est fluide, l'écoute entre les danseurs et les danseuses est totale, on dirait du jazz, la musique de leurs corps ensemble, hein, pas la danse. Et pourtant, encore une fois, rien n'est jazz. Il n'y a pas d'improvisation, la bande son de Gerome Nox est comme en 2005 super rock, même si les nappes techno s'invitent au fil de l'eau.

Avec *miramar*, Christian Rizzo ne se remet pas en question, il ne cherche pas à faire la révolution, il ne cherche pas à raconter une histoire. *miramar* est une étude chorégraphique qui vous avale comme une marée haute. Brillant.

Par Amelie Blaustein Niddam

Visuel : ©Marc Damage



«Miramar», l'envers, c'est les autres

Clin d'œil au cinéma de science-fiction, la nouvelle pièce de Christian Rizzo est une sublime danse incantatoire presque entièrement jouée de dos.

«Miramar» renverse la trajectoire de l'adresse habituelle. (marc damage)

C'est une image devenue archétypale des films de science-fiction : une silhouette humaine, cadrée de dos, rétroéclairée par une force aveuglante, émanant du dehors. Dans *Rencontres du troisième type* de Spielberg, par exemple, c'est un petit garçon ouvrant la porte de sa maison pour se dissoudre dans l'altérité de la lumière extraterrestre. Les onze présences de *Miramar*, énigmatique tableau vivant chorégraphié par Christian Rizzo, n'affrontent pas une soucoupe volante à proprement parler mais rejouent pendant une heure l'histoire de ce grand face-à-face avec l'Autre (qu'il s'agisse des aliens, d'un être aimé disparu, d'un continent à rejoindre, d'un au-delà indéfini), la façon dont le gouffre nous happe et nous appelle, l'espoir d'établir avec lui une forme de communication.

Incantation et ressac

En face des danseurs, en fond de scène, un mur au noir immense qui pourrait figurer l'océan, la nuit. Au-dessus d'eux, dans le ciel, un système de lumières robotisées qui, en cheminant aléatoirement du fond à l'avant-scène, les transforme tantôt en figures incarnées tantôt en silhouettes noires fantastiques aux contours phosphorescents. Voici donc en forme condensée, et comme toujours chez Rizzo, la nature et l'artifice, la présence et l'absence, le minimal et le fantastique. Dos à eux, le public. On a lu quelque part, dans le programme de l'Opéra de Lille (refuge du chorégraphe depuis des années), que sur les plages de l'Atlantique où il aime se rendre en hiver, Christian Rizzo passe des heures à regarder les corps qui regardent l'océan. Alors l'histoire, puisqu'il y en a toujours une dissimulée quelque part ici, sous l'apparente abstraction, ce serait ça : c'est une plage, au bord de l'océan et c'est la nuit. Une petite communauté vit là, tournée vers le large, et adresse des gestes à cet Ailleurs. Leur danse tient de l'incantation et a l'allure du ressac des vagues sur le sable. Elle attend un signe, une réponse. On sent les mouvements hantés par le souvenir de peintures, celles de ces Anglais souffreteux cherchant, jadis, sur les côtes françaises, quelque forme de réparation. Des toiles impressionnistes, en plus sombres, peut-être ? Ça tient à la façon qu'ont les danseurs de se déposer au sol en maintes postures contemplatives, de se relever, de former de petits groupes, tendus vers le large, avant de refluer en déferlantes vers l'avant-scène.

Océan inquiétant

La pièce travaille donc la question du regard (*miramar* signifie «qui regarde la mer» en occitan) et du hors-champ. C'est un nocturne, presque intégralement joué de dos, renversant donc la trajectoire de l'adresse habituelle. Et c'est un autre schéma archétypal qui finit par apparaître, non plus celui du cinéma de SF mais du théâtre : le grand gouffre noir qu'affrontent les danseurs, c'est aussi et bien sûr le miroir de la salle de spectacle, cet océan inquiétant face auquel les acteurs avancent, seuls, dans l'espoir d'être vus et d'honorer un très vieux pacte. A l'issue de la cérémonie incantatoire, une fois que cessent les appels lancés par les danseurs vers le noir illimité du fond de scène, une réponse, enfin, apparaît. La phrase, qui émane du grand écran noir, produit alors le même effet que les signes graphiques envoyés par les extraterrestres aux linguistes du *Premier Contact* de Denis Villeneuve, qui doivent les déchiffrer. Ici, il est écrit «je te vois». Comme un accusé de réception de l'au-delà, semblant dire : «tes gestes ne sont pas adressés en vain, nous les recevons et ils nous importent».

Par Ève Beauvallet

Miramar, ch. Christian Rizzo, les 18 et 19 mars à Lorient, du 11 au 14 avril au CentQuatre à Paris, en mai à Dunkerque, en ju in à Perpignan.